

R é f é r e n c e s
i n é d i t e s

L'ÉMOTION EN POLITIQUE

Philippe Braud

PRESSES DE SCIENCES PO

Extrait de la publication

**L'ÉMOTION
EN POLITIQUE**
Problèmes d'analyse

DU MÊME AUTEUR

- Le suffrage universel contre la démocratie*, Paris, PUF, 1980.
- Le jardin des délices démocratiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 1991.
- Histoire des idées politiques depuis la Révolution* (en collaboration avec François Burdeau), 2^e édition, Paris, Monchrestien, 1992.
- La violence politique dans les démocraties européennes* (dir.), Paris, L'Harmattan, 1993.
- La science politique*, 6^e édition, Paris, PUF, 1995.
- La vie politique*, 4^e édition, Paris, PUF, 1995.
- Sociologie politique*, 3^e édition, Paris, LGDJ, 1996.
- Dictionnaire de la science politique et des institutions politiques* (en collaboration avec G. Hermet, B. Badie, P. Birnbaum), Paris, Armand Colin, 2^e édition, 1996.

R é f é r e n c e s
inédites

L'ÉMOTION
EN POLITIQUE
Problèmes d'analyse

Philippe Braud

PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES POLITIQUES

Catalogage Électre-Bibliographie (avec la collaboration des services de documentation de la FNSP)

Braud, Philippe

L'émotion en politique : problèmes d'analyse. – Paris : Presses de Sciences Po, 1996. – (Références inédites)

ISBN 2-7246-0695-7

RAMEAU :

symbolisme en politique

psychologie politique

interactionnisme symbolique

DEWEY :

306.3 : Anthropologie sociale et culturelle.

Sociologie de la vie politique

Public concerné :

Tout public

ISBN de la version numérique : 9782724685299

Couverture : Emmanuel Le Ngoc

© 1996. PRESSES DE LA FONDATION NATIONALE
DES SCIENCES POLITIQUES

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 3, rue Haute-feuille, 75006 Paris.

Table des matières

INTRODUCTION. Penser l'émotionnel en politique	7
--	---

Chapitre 1

ROMPRE UN ENFERMEMENT

Des orientations de recherches esquivées	17
Les potentialités de l'hypothèse de rationalité	17
La présence de l'affectif chez Pierre Bourdieu	26
Les facteurs de résistance à l'analyse	36
Les préventions du rationalisme savant	37
Les périls du psychologisme	54

Chapitre 2

LA BRÈCHE DU SYMBOLIQUE

À la recherche d'une définition opératoire	76
Symbole de référence/symbole de condensation	77
Le travail de construction du sens	88
Modes d'expression symbolique	108
Les faits de langage	109

Les symboles matériels	122
Les pratiques rituelles et cérémonielles	131

Chapitre 3

DYNAMIQUES INTERACTIONNISTES

Les logiques de l'estime de soi	145
Déclinaisons théoriques	147
Stratégies de distinction politiques	153
Ancrages identitaires	170
Illusions/désenchantements/dénis	187
Les phénomènes d'isolement des décideurs	189
Mécanismes de défense et soumission à l'autorité	195
Entre idéalizations et désenchantements	210
Articulations macrosociales	217
Le processus de « civilisation »	217
Le phénomène démocratique	221
CONCLUSION. Revisiter les méthodes de recherche ?	229
BIBLIOGRAPHIE	243
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	253

Introduction

Penser l'émotionnel en politique

La présence de points aveugles dans une discipline est un phénomène qui mérite attention. Pourquoi existe-t-il des objets scientifiquement indiscernables ? des problématiques tenues à l'écart ? des approches négligées ou considérées avec suspicion ? Si solides qu'en puissent être les raisons, elles renvoient nécessairement à un certain mode d'organisation du champ scientifique. Des faits sont marginaux ou peu significatifs à la lumière des paradigmes dominants ; rapportés à d'autres instruments d'analyse, ils pourraient revêtir une grande importance.

Aujourd'hui, les dimensions émotionnelles de la vie politique sont largement méconnues comme objet de recherche en sciences sociales¹. Ce qui devrait paraître surprenant. L'explication de ce phénomène ne peut guère, en effet, résider dans leur insignifiance ou la médiocrité de leur importance. Tout au contraire, l'observateur le plus distrait n'ignore pas l'intensité du désir de pouvoir chez ceux qui aspirent à l'exercice de

1. Beaucoup d'historiens, au contraire, ont su y prêter une attention aigüe.

responsabilités publiques, la vigueur des affrontements verbaux entre candidats aux élections, les phénomènes collectifs d'enthousiasme, d'indignation ou d'amertume qui colorent les manifestations de rue, les craintes que suscite l'irruption de la violence ou du terrorisme dans le cours de la vie sociale, enfin à travers les médias les usages politiques de la souffrance d'autrui ¹. Et si l'on mesure avec tant d'assiduité consciencieuse les cotes de popularité auxquelles, en démocratie, les acteurs politiques accordent une si grande importance, n'est-ce pas parce qu'être « aimé », « estimé », « admiré » de ses concitoyens confère une autorité politique appréciable ?

Prendre au sérieux les dimensions émotionnelles du politique se justifie pour des raisons beaucoup plus profondes encore. Par émotion on entend, en effet, tout état affectif qui s'écarte de ce degré zéro qu'est l'indifférence absolue envers un objet. Elle inclut donc le vaste domaine des passions politiques mais ne s'y résorbe pas, celles-ci se caractérisant seulement par une intensité et une visibilité plus forte. En fait, toute interaction sociale est émotionnellement colorée, fût-ce de façon infinitésimale car il est très difficile d'expérimenter une transaction totalement neutre, un échange de biens, de signes ou de mots radicalement indifférent. Cela ne concerne pas seulement les relations interindividuelles, au niveau microsocial. Les affects ne sauraient, en effet, se réduire aux sentiments qui coloreraient les mobiles des acteurs. Ils se situent aussi au cœur des processus de construction des intérêts, des aspirations et des exigences. Projections, idéalizations, dénis de réalité, régressions anxieuses, tous ces mécanismes, habituel-

1. Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, Paris, Anne-Marie Métailié, 1993, p. 55.

lement confinés dans la sphère du psychisme personnel, sont également repérables dans la vie sociale. Ce sont eux qui confèrent aux multiples formes de conflictualité ou de sociabilité collectives leur dynamisme fondamental ¹.

L'univers politique ne saurait échapper à la puissance de ces phénomènes. Au contraire, il leur est tout particulièrement soumis. D'abord, parce que l'exercice élémentaire du pouvoir implique la mise en place d'un contrôle social destiné à prévenir l'irruption de la violence. Celle-ci se trouve donc sous-jacente à nombre de choix opérés par les dirigeants, soit comme menace à contenir ou à anticiper, soit comme outil au service du droit qu'ils édictent. Nombre de régimes autoritaires utilisent même la violence d'État dans des conditions telles que la peur constitue une composante essentielle des comportements des gouvernés.

Ce qui caractérise ensuite l'univers politique, c'est d'être un espace décisionnel où s'édictent des règles juridiquement obligatoires, donc opposables à tous les citoyens. Certaines sont source de frustrations parce qu'elles formulent des interdits généraux ou imposent des sujétions : militaires, fiscales, administratives. Beaucoup alimentent le débat sur les injustices ou les inégalités parce qu'elles favorisent plus particulièrement des strates de la population. Et même si elles se donnent comme inspirées par la recherche de l'intérêt général, celui-ci est apprécié de façon suffisamment différente par les gouvernés pour que persistent des contestations querelleuses. Ainsi le couple : satisfaction/mécontentement

1. Pour une clarification du concept, directement utile aux sciences sociales, cf. Margaret Clark (ed.), *Emotion and Social Behavior*, Londres, Sage, 1992.

structure-t-il fondamentalement les réponses des citoyens aux normes qui les régissent.

Dernier trait enfin, l'univers politique est dominé par des langages de séduction. Cela est particulièrement évident des représentants politiques, élus au suffrage universel, qui doivent acquérir et conserver la faveur de leurs électeurs. Mais cela concerne aussi, sous des formes différentes, tous ceux qui participent à la vie sociale ou associative, notamment les dirigeants de groupes d'intérêts qui ont une représentativité à défendre. Même les régimes autoritaires, fondés sur la force, se gardent bien de négliger de plaire ou de flatter car aucun pouvoir ne peut subsister longtemps en s'appuyant seulement sur la coercition brutale ; il lui faut se faire accepter, respecter, voire aimer.

Penser l'émotionnel en politique constitue donc une entreprise nécessaire pour ne pas mutiler les interprétations de la réalité ni s'enfermer dans un carcan réducteur. Mais elle se révèle d'une extraordinaire difficulté. D'abord parce qu'elle conduit à opérer une rencontre avec la psychologie, ce qui heurte de solides traditions sociologiques dont certaines, d'ailleurs, ont pu être fondées historiquement. On comprend sans peine, par exemple, le combat de Durkheim contre les formes de « psychologie » sociale qui avaient cours à son époque. Ensuite parce qu'on ne peut aborder des phénomènes de cette nature, fluides, mal codifiés, par les seules méthodes canoniquement consacrées. Réinterroger les outils d'analyse disponibles en sciences sociales, introduire de nouveaux angles de vue pour mieux (ou moins mal) atteindre ce qui se dérobe, soulève nécessairement de fortes résistances.

Le seul fait de mettre l'accent sur l'exploration d'autres perspectives possibles de recherche pourrait susciter un malentendu qu'il serait regrettable de laisser per-

sister. Il ne s'agit nullement de disqualifier en quoi que ce soit les paradigmes existants ni les travaux menés au cœur de la discipline. Toute problématique féconde, et il y en a beaucoup aujourd'hui en sociologie électorale, en théorie des organisations, en politiques publiques, etc., mérite d'être explorée selon ses logiques propres, sans ravaudages méthodologiques tous azimuts. En revanche, la sociologie ou la science politique, comme disciplines, ont besoin d'un véritable pluralisme théorique. Il serait déplorable que le refus, justifié, de l'éclectisme serve à légitimer des conceptions sectaires et stérilisantes. En effet, si seule la fidélité à un paradigme fécond permet d'affiner le système de questions sans lequel on ne saurait découvrir de « réponses », ni progresser véritablement dans la connaissance, parallèlement la construction paradigmatique de l'objet enferme le regard dans ses prémisses, interdisant l'émergence visible d'autres questions pertinentes. Comme l'écrivait très bien Feyerabend : « Non seulement la description de chaque fait isolé dépend d'une théorie quelconque [...] mais il existe aussi des faits qui ne peuvent être découverts qu'à l'aide d'alternatives théoriques à vérifier, et qui deviennent indisponibles aussitôt que de telles alternatives sont exclues ¹. » C'est qu'un paradigme est inévitablement menacé par l'existence d'« anomalies » (Lakatos, Kuhn) ; lesquelles peuvent faire l'objet d'un traitement par le déni pur et simple qui bloque le progrès scientifique ou, au contraire, constituer un stimulant pour l'innovation créatrice.

L'approche psycho-affective préconisée ici n'augure pas la naissance d'une nouvelle discipline mais plutôt une rencontre, sur leurs confins, entre des disciplines

1. Paul Feyerabend, *Contre la méthode* (1975), trad., Paris, Le Seuil, 1979, p. 36.

déjà constituées : de la science politique à la psychologie en passant par l'histoire, la psychologie sociale et la sociologie. Mattéi Dogan et Robert Pahre ont souligné l'importance, dans le progrès des connaissances, de ce type de rencontres : « La recherche unidisciplinaire sur un sujet donné connaît des rendements décroissants et, à partir d'un certain point, il faut des influences extérieures pour la relancer. [...] Sans l'apport de nouvelles idées extérieures, les spécialités qui s'isolent deviennent moribondes ¹. » Quant aux raisons de ce phénomène, elles sont presque autant institutionnelles qu'intellectuelles. La pression des paradigmes issus de « la science normale », au sens de Kuhn ², est moins forte dans les *no man's lands* ou les domaines périphériques ; mais si la marginalité peut être coûteuse pour de jeunes chercheurs, en termes de reconnaissance académique ultérieure, en revanche, « il est clair, comme l'écrit Robert Shapiro, que la pensée créative sera par nature attirée par des problèmes qui sont oubliés ou reconnus comme des anomalies par les collègues ³ ». La science politique française, par exemple, s'est nourrie d'emprunts à la sociologie, au droit, à l'anthropologie et à l'histoire, voire à l'économie. Par contre, il n'est pas sûr que soient à ce jour reconnues toutes les potentialités d'une analyse de type psychosociologique dont on voudrait souligner ici l'importance et la fécondité virtuelle.

1. *L'innovation dans les sciences sociales. La marginalité créatrice*, Paris, PUF, 1991, p. 91.

2. *La structure des révolutions scientifiques* (1962), trad., Paris, Flammarion, 1983, p. 46.

3. Cité par M. Dogan, R. Pahre, *op. cit.*, p. 54.

Chapitre 1

Rompre un enfermement

Longtemps négligée, sinon dédaignée, la prise en compte des dimensions émotionnelles de la vie sociale n'est plus totalement absente, aujourd'hui, dans l'analyse savante. On peut même noter quelques indices sérieux d'une évolution positive. En sociologie, par exemple, bastion depuis toujours de l'antipsychologisme, à la notable exception de Marcel Mauss¹, les travaux de Pierre Ansart sur les passions politiques paraissaient jusqu'ici isolés. Leur grand mérite était pourtant de prendre au sérieux l'hypothèse de Montesquieu selon laquelle « chaque système politique met en place un modèle de passion politique qui correspond à sa structure et à son fonctionnement² ». Or, on constate aujourd'hui une attention croissante à des thèmes qui renvoient au registre affectif. À titre d'exemples, on citera pour leur notoriété les travaux de Pierre-André Taguieff sur le

1. Marcel Mauss, *Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie* (1924), réédité dans Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1991, p. 280 et suiv.

2. Pierre Ansart, *La gestion des passions politiques*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1983, p. 8.

racisme et l'hétérophobie ¹, ou encore l'analyse de Luc Boltanski consacrée à l'exploitation médiatique de la souffrance d'autrui ².

Dans la littérature anglo-saxonne consacrée à la théorie des organisations et du management, se manifeste une orientation psychosociologique centrée sur la problématique des émotions. On la trouve bien synthétisée dans un texte de Stephen Fineman, *Organizations as Emotional Arenas*. Dépassant le point de vue élémentaire, courant dans ce type de littérature, selon lequel les affects gouvernent seulement les mobiles des acteurs, il écrit : « Nous voyons les organisations comme des sites clés où les anxiétés primitives se trouvent rejouées ; et nous voyons les structures mêmes des organisations comme réfléchissant les appréhensions et les frustrations de leurs membres ³. » Les analyses de politiques publiques en termes de réseaux sont parfois, elles aussi, conduites à s'intéresser, à la marge, au poids des variables psychologiques dans les mécanismes de leur constitution ⁴. Dans un tout autre horizon intellectuel, des plaidoyers récents sont également apparus dans le même sens, au cœur des problématiques constructivistes. Depuis les ouvrages classiques de Schütz, Garfinkel ou Berger et

1. Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé*, Paris, La Découverte/Gallimard, 1992.

2. Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, op. cit.

3. Stephen Fineman, « Organizations as Emotional Arenas », dans Stephen Fineman (ed.), *Emotion in Organizations*, Londres, Sage, 1993, p. 30. Également, W. McIntosh et L. Martin, « The Cybernetics of Happiness : the Relation among Goal-Attainment, Rumination and Affect », dans Margaret Clark (ed.), *Emotion and Social Behavior*, Londres, Sage, 1992, p. 58 et suiv.

4. Voir la présentation du concept de communauté épistémique par Jeremy Richardson dans P. Le Galès, M. Thatcher (dir.), *Les réseaux de politique publique*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 181 et suiv.

Luckmann, de nouveaux travaux (Spector et Kitsuse)¹ sont venus relancer l'influence de ces thèses. Des voix se sont élevées pour plaider leur élargissement à l'analyse des systèmes de classements sociaux en tant que préférences émotionnelles, structurées et structurantes. L'ouvrage collectif, publié sous la direction de Rom Harré, constitue un important jalon dans cette direction². Il faudrait surtout mentionner le regain d'intérêt aux États-Unis pour la psychologie politique. Sans doute l'analyse des dimensions émotionnelles de la vie sociale ne saurait-elle se réduire aux frontières d'une discipline dont les problématiques sont plus circonscrites. Il n'en demeure pas moins que ce nouvel essor, dont Betty Glad a très bien décrit les raisons et les enjeux scientifiques, contribue à focaliser l'attention sur des objets négligés tout en renouvelant sensiblement les modes d'approches³.

Autre indice significatif : la fortune actuelle du mot symbolique, utilisé il est vrai avec une rigueur inégale. Chez beaucoup d'anthropologues, comme Clifford Geertz, Georges Balandier ou David Apter, les connotations de ce concept permettent, très explicitement, de réintégrer dans l'analyse la question des racines émo-

1. *Constructing Social Problems*, 2^e éd., New York, Aldine de Gruyter, 1987.

2. Rom Harré (ed.), *The Social Construction of Emotions*, Oxford, Basil Blackwell, 1986. Également, Donileen Loseke, « Constructing Conditions, People, Morality and Emotion : Expanding the Agenda of Constructionism », dans G. Miller, J. Holstein (eds), *Constructionist Controversies*, New York, Aldine de Gruyter, 1993, p. 211.

3. Betty Glad, « Political Psychology : Where Have We Been ? Where Are We Going ? », dans William Crotty (ed.), *Political Science : Looking to the Future*, Evanston, Northwestern University Press, vol. III, p. 153 et suiv. En revanche, les travaux de Serge Moscovici consacrés à la psychologie des foules (Tarde, Le Bon et Freud) risquent davantage de réveiller une méfiance non dénuée de fondements. S. Moscovici, *L'âge des foules*, Paris, Fayard, 1981.

tionnelles du pouvoir politique. Il permet, en effet, de faire toute leur place aux mécanismes de projection et d'identification, envisagés dans leur signification psycho-affective. Auteur d'études qui discutent longuement les significations du symbolisme, Dan Sperber a toujours adopté un point de vue d'une grande netteté : « Malinowski soutenait que les faits culturels doivent être en partie expliqués par des considérations psychologiques. Cette conception a souvent été reçue avec scepticisme, voire avec dérision comme s'il s'agissait d'une erreur naïve et manifeste. À mes yeux, cependant, ce sont plutôt les arguments que l'on oppose à cette conception qui me paraissent entachés d'erreurs conceptuelles. C'est l'idée que les capacités mentales humaines rendent possible la culture mais ne la déterminent en rien qui me paraît décidément naïve ¹. » Il est vrai qu'il introduit immédiatement la précision : « Tandis qu'il (Malinowski) mettait l'accent sur la psychologie des émotions, je regarderai plutôt du côté de la cognition. » Mais il justifie sa préférence pour la seconde orientation en invoquant des raisons de priorité méthodologique et non parce que la première manquerait de pertinence intrinsèque ².

Toutes ces ouvertures demeurent néanmoins d'importance modeste au regard des orientations scientifiques dominantes. Ce qui frappe en effet davantage, ce sont les blancs de l'analyse ou encore des inachèvements sur-

1. Dan Sperber, *La contagion des idées*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 80. Également le point de vue de Owen Lynch (ed.), *Divine Passions. The Social Construction of Emotion in India*, Oxford, Oxford University Press, 1990 : « Toutes les contributions à cet ouvrage ont été écrites par des anthropologues avec un regard non seulement sur l'Inde mais aussi sur le développement d'une théorie critique et d'une compréhension des émotions à l'Ouest » (p. 3).

2. *Loc. cit.*, p. 217, note 1.

prenants. On peut les imputer au cadre théorique retenu mais aussi, ce qui semble moins fondé intellectuellement, à une certaine timidité devant les logiques ultimes de la problématique adoptée. C'est pourquoi, après avoir donné des exemples de ces conceptualisations qui tournent court, il conviendra de poser la question des « résistances » qui, dans le champ scientifique, contribuent à l'évitement de problématiques susceptibles d'engendrer, comme disait Freud, des « vexations narcissiques ».

Des orientations de recherches esquivées

Les deux types d'illustrations retenus peuvent être considérés comme complémentaires. Le premier se situe dans la problématique de l'individualisme méthodologique. Celle-ci a souvent évolué vers des analyses formalistes, entretenant parfois des rapports étroits avec des applications mathématisées de la théorie des jeux. Pourtant, son postulat initial – partir des stratégies de l'acteur en situation – aurait pu l'incliner, comme on le sent parfois chez Michel Crozier, à affronter la question des logiques émotionnelles qui perturbent celles du calcul purement rationnel. Le second, emprunté à l'œuvre de Pierre Bourdieu, nous conduit sur un tout autre terrain : celui des déterminismes sociaux qui régissent les comportements des agents. Mais, paradoxalement, c'est chez lui qu'on trouve plus fréquemment un lexique frôlant celui de la psychosociologie, voire de la psychanalyse.

Les potentialités de l'hypothèse de rationalité

L'individualisme méthodologique est confronté de manière spécifique au problème des motivations de

l'acteur. Dénonçant les sociologismes, Raymond Boudon a récusé la méthode consistant à déclarer celles-ci insondables pour ne plus s'intéresser qu'aux déterminismes structurels : « N'en résulte-t-il pas qu'il faille faire une croix sur les motivations et se borner à l'étude des covariations entre caractéristiques sociales et comportements ? Une telle conclusion est à l'évidence incompatible avec le modèle webérien qui suppose une reconstruction de la subjectivité des acteurs : $m(S)$. Comment cette reconstruction peut-elle être conciliée avec la complexité des motivations ¹ ? »

Raymond Boudon recherche la solution dans la distinction : énoncés « psychologiques »/énoncés « micro-sociologiques ». Puisque les sciences sociales n'ont pas, par définition, l'individu pour objet, elles n'ont pas à expliquer la complexité de mobiles liés à sa personnalité particulière. Il suffit de comprendre ce qui permet d'expliquer les effets agrégés. Ainsi prend-il l'exemple de Tocqueville observant que les propriétaires fonciers « sont sensibles » à l'attraction des charges royales et aux exemptions fiscales qui s'y rattachent : « Il ne se livre pas à une analyse "psychologique" du comportement des propriétaires fonciers ; il se contente d'énoncer les raisons suffisantes, au niveau microsociologique, du phénomène macrosociologique observé ². » La distinction est importante quant à la démarche et, sur ce point, elle emporte totalement l'adhésion. Mais on peut discuter la qualification. Tocqueville fait bel et bien de l'analyse psychosociologique puisqu'il associe des facteurs d'ordre économique et politique (les avantages offerts par le système des bénéfices) à des facteurs

1. Raymond Boudon, *La place du désordre* (1984), rééd., Paris, PUF, 1991, p. 54.

2. *Loc. cit.*, p. 54.

d'ordre culturel et psychologique : le souci, commun à une classe d'individus, de consolider des fortunes sans avoir le sentiment de déroger. Cette logique de comportement serait incompréhensible sans référence à ce que signifie, au sein de cette culture, « le sens de l'honneur », notion qui engage une forme socialement construite de l'estime de soi, dans la noblesse française de cette époque.

Ce qui manifeste bien la fragilité, en l'espèce, de la distinction des qualifications opérées, c'est la formulation hésitante que lui donne Raymond Boudon lui-même lorsqu'il écrit : « Les premières (analyses “psychologiques”) font état d'une relation entre le comportement observé et la personnalité de l'individu, relation à laquelle les secondes (analyses “microsociologiques”) *le plus souvent* ne s'intéressent pas ¹. » Implicitement, il est donc admis qu'elles peuvent parfois s'y intéresser. Mais le plus intéressant est ailleurs. Raymond Boudon donne à penser qu'il existe un lien nécessaire entre le recours au concept de personnalité et l'analyse de type psychologique. Or, cette vision est doublement erronée. Ce type d'approche ne se laisse nullement enfermer dans une psychologie de l'acteur et, même sur ce terrain, le concept de personnalité est largement dépassé aux yeux des psychologues eux-mêmes.

Ailleurs, Raymond Boudon discute la notion de frustration relative (*relative deprivation*). Tout en soulignant son « utilité », il entend montrer qu'elle peut « s'éclairer à l'aide de modèles simples relevant de la théorie des jeux ² ». La démonstration se révèle tout à fait stimulante mais elle suppose constamment, comme le note lui-

1. *Loc. cit.*, p. 55.

2. Raymond Boudon, *Effets pervers et ordre social* (1977), rééd., Paris, PUF, 1989, p. 135.

*Transcodé et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 2 septembre 1996.
Dépôt légal : septembre 1996.
Numéro d'imprimeur : 39770.
Imprimé en France.*

Le citoyen le plus inattentif n'ignore pas la convoitise du pouvoir chez ses représentants ni les jeux de séduction auxquels ils se livrent. Mais l'univers politique est traversé par des phénomènes plus complexes qui dépassent de beaucoup la psychologie des acteurs. Il existe aussi des logiques sociales productrices d'angoisse et de violences, d'illusions et de désenchantements. On y observe des mécanismes collectifs d'idéalisation, des projections dans l'imaginaire, des phénomènes de dénégation, notamment dans les réécritures successives de l'histoire.

Or, depuis Durkheim, la force de l'antipsychologisme en sciences sociales s'est rarement démentie. Les raisons de cette attitude ne sont pas toutes d'ordre scientifique, loin s'en faut. Les chercheurs ont aussi leurs mécanismes de défense quand il s'agit de préserver des certitudes péniblement acquises. Cette attitude entretient cependant beaucoup d'ignorance sur la puissance au quotidien des émotions politiques, des plus ordinaires aux plus meurtrières.

Définir la place du symbolique en politique, reconnaître toute son importance constitue le premier moyen d'ouvrir une brèche dans nos méconnaissances. Adopter un point de vue résolument interactionniste ouvre également de larges perspectives, ne serait-ce que la possibilité de rompre avec les errements ordinaires du psychologisme. L'analyse des dimensions émotionnelles du politique demeure une entreprise d'une grande difficulté mais d'une non moins grande nécessité.

PHILIPPE BRAUD est professeur de science politique à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne.



945 617-0

septembre 1996

Prix : 80 F

ISBN : 2-7246-0695-7